

© D. Matvejev

VIVANTE LENTEUR DU TEMPS

Rentré de Milan où je venais de rencontrer Justė Janulytė, j'ai écouté Puccini ; *Turandot* en son palais, *In questa reggia…*, cruelle princesse de son ultime et inachevé opéra.
Et puis, immédiatement après : *Elongation of Nights* de la jeune compositrice lituanienne.

La première chose que m'a montrée Justė Janulytė, c'est une feuille de papier millimétré, sur laquelle se développaient quatre lignes de couleurs différentes, plongeant de gauche à droite et de haut en bas, chacune selon son propre parcours. Les quatre lignes de quatre violoncelles qui, d'un unisson aigu initial, se séparent au gré de leur propre mesure de temps. Un parcours de cinquante-cinq minutes de l'extrême aigu à l'extrême grave, jeu d'échelle et de proportion reporté ensuite sur les quatre portées de la partition. C'est *Sandglasses*. Longs traits de temps horizontaux, reliés en des points précis à des indications destinées à la vidéo et à l'électronique, colocataires de cette pièce avec ses quatre violoncellistes tirant et poussant l'archet, chorégraphiant involontairement leur geste immuable. Apparitions, disparitions. Justė Janulytė précise entre parenthèses qu'elle est une compositrice de Vilnius, plutôt qu'une compositrice lituanienne.

Ça n'éclaire en rien mes interrogations sur sa musique : mono instrumentation, tempo ralenti, sons sans attaque (comme surgissant de nulle part), mélange de minimalisme et de sensualité acoustique. Je cite Ligeti, Feldman, pour tenter une filiation, elle précise Rytis Mažulis, éminent représentant de la tendance superminimaliste lituanienne dont, bien sûr, je n'ai jamais entendu parler. Et évoque Luca Francesconi – dont c'était avant-hier à La Scala, quatre-vingt-cinq ans jour pour jour après *Turandot*, la création de *Quartett*, son opéra d'après Heiner Müller. Un de ses plus importants professeurs, dit-elle, qu'elle rencontra à la faveur de master classes.
Car Francesconi n'enseigne pas au Conservatoire Giuseppe Verdi où, grâce à une bourse Erasmus, Justė a poursuivi ses études après le diplôme obtenu à l'Académie de Vilnius.
Difficile de trouver références plus opposées : au minimaliste baltique (rive méridionale toutefois) succède donc l'extraverti méridional (l'Italie, lombarde tout de même). Mais il est surtout intéressant d'entendre combien la musique de Justė Janulytė n'est finalement ni d'ici, ni de là, c'est-à-dire ni totalement minimale, ni assurément luxuriante. Et qu'au registre des motivations de voyage, Verdi et Puccini figurent en bon rang.

Mais pourquoi la répétition de ces registres instrumentaux unifiés ?
Une singularité, un goût, un fond d'autisme dans ses choix, avance-t-elle prudemment. Qu'elle combat en s'associant avec d'autres artistes : Luca Scarzella, vidéaste milanais, avec lequel elle cosigne *Sandglasses*, par exemple. C'est le troisième projet dans lequel apparaît une dimension visuelle, après les plus modestes *Breathing Music* et *Eclipse* de 2007 où les musiciens (deux quatuors à cordes, avec contrebasse pour le deuxième) étaient affublés de bulles gonflables ou de vitres de plexiglas. Mais au long de l'écoute de sa musique, on découvre que le vrai geste semble ailleurs, invisible, ancré dans la composition

« Dans la musique de Justė Janulytė, le son se propage comme un événement autonome, avec une légèreté incroyable. »

même : c'est la recherche du geste unique, célibataire, exact. Je regarde à nouveau les quatre lignes (brisées) de couleurs posées sur la table.
Sur la feuille, c'est une tranche de temps concentrée qui, dans la réalité, prendra une heure à se déplier, à opérer sa lente transformation. Une matrice. Justė évoque le principe du phénomène, à prendre au contraire de la narration. Pas de théâtre ici, c'est une mutation de la matière, une évolution lente des paramètres, une espèce de modification thermodynamique inéluctable. C'est une constante chez elle, on la retrouve dans la dizaine de partitions que compte aujourd'hui son catalogue. Une obsession, borner le temps (début/fin) et observer à l'intérieur comment évolue le son. Conserver le phénomène naturel, ou presque.

Dans la musique de Justė Janulytė, le son se propage comme un événement autonome, avec une légèreté incroyable, au gré d'énergies fluides qui le transforment en harmonies de plus en plus dilatées. Pas de battue, pas de rythme apparent, une pulsation sourde peut-être, un *down tempo* comme on qualifie certaines musiques *electro*, gonflement des intensités, saturation de l'espace et puis, éventuellement, le retour à un calme différent, perturbé, marqué. Question de matière donc, comme l'évoquent les titres des œuvres : *Textile* (pour orchestre, 2008), *Aquarelle* (pour chœur, 2007), *Silence of the falling snow* (2 pianos, 2006), *Endings* (4 saxophones, 2005)… L'important c'est la métamorphose, avec cette dimension très personnelle et immédiatement reconnaissable.
Ici, ce n'est pas le tellurique de Xenakis ou l'atomique de Ligeti qui apparaîssent, plutôt une forme irradiante. *Elongation of Nights*, deuxième partition pour orchestre à cordes, après *White Music* qui la fit découvrir au public en 2004, témoigne par exemple de cette irradiation. Une sorte de métamorphose hors du temps, suspendue. Une dramaturgie du son très actuelle, loin des rêves qu'adolescente Justė nourrissait à l'écoute de la musique de Puccini. Une musique qui, hors du théâtre, révèle aussi de subtiles et modales orchestrations, une possible source d'inspiration autant qu'une motivation pour le voyage à Milan.

ANTOINE GINDT
PARIS, AVRIL 2011